

De la mémoire des poissons rouges *Je n'ai rien oublié* de Bruno Chiche, France, 2011, 93 min

Nicolas Gendron

Volume 30, numéro 3, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67087ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2012). Compte rendu de [De la mémoire des poissons rouges / *Je n'ai rien oublié* de Bruno Chiche, France, 2011, 93 min]. *Ciné-Bulles*, 30(3), 10–11.

De la mémoire des poissons rouges



NICOLAS GENDRON

Au bord de la mer, une maison de vacances prend feu par la faute de son gardien esseulé, Conrad, perdu dans ses pensées et trinquant au portrait daté de la maîtresse des lieux, une certaine Elvira à l'aura mystérieuse. Dès cette introduction révélatrice, on bascule, par un feu d'artifice à la Disney, au palace du clan Senn, où s'anime le bal des jeunes mariés Philippe et Simone. Et la matriarche Elvira de se plaindre que son diabète « ne supporte pas ce genre de fête » et « tous ces gens souriants qui vont faire tomber leurs masques ». Elle ne croyait pas si bien dire. Aussitôt, Conrad s'immisce, alors qu'il n'était pas invité, et Philippe doit expliquer à sa femme que son père, Thomas, et Conrad ont grandi ensemble, ce dernier étant le fils de leur domestique. Mais pour une raison qu'on ignore, « le meilleur ami est devenu valet », vivant dans leur ombre et bientôt à leurs frais.

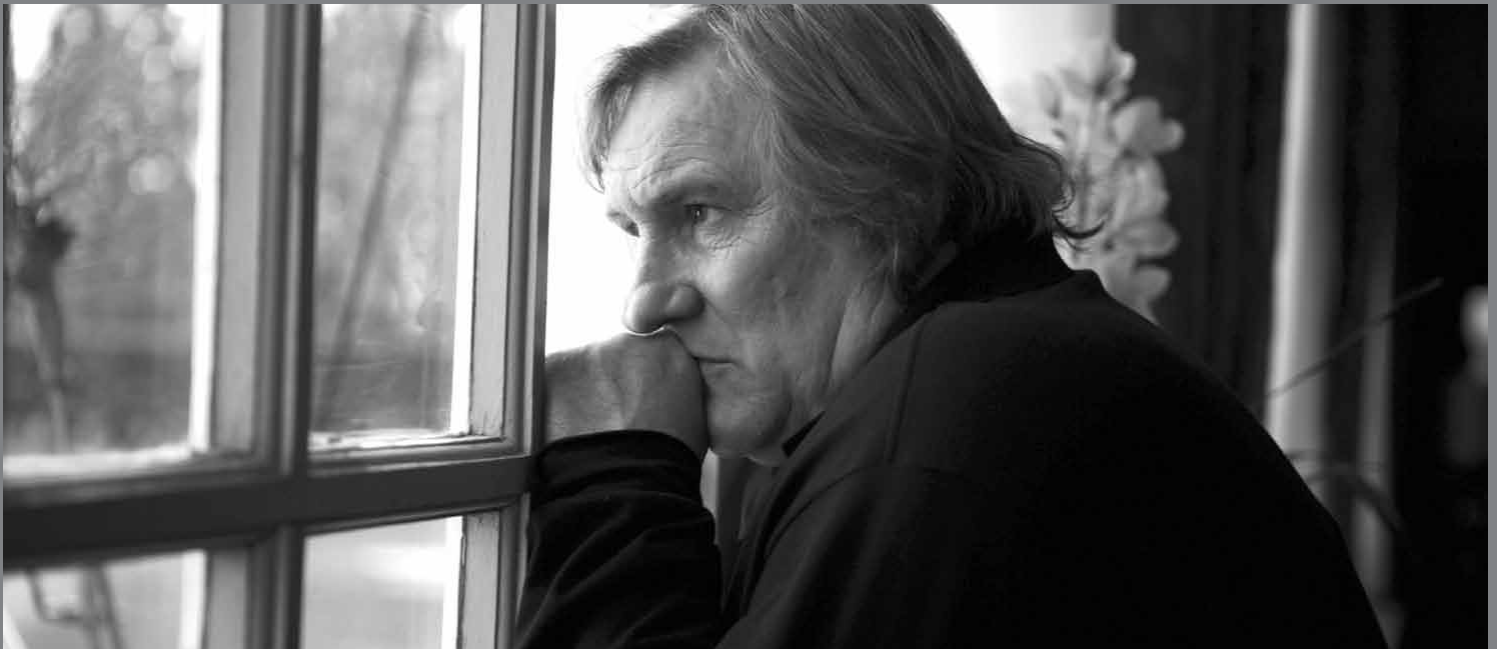
Nous voilà résolument dans un drame bourgeois, avec ses photos jaunies et ses portes entrebâillées. À preuve, ce synopsis qui n'en finit plus de finir. En effet, le plus substantiel est encore à venir,

puisque tous découvriront, y compris le principal intéressé, que la maladie d'Alzheimer a commencé ses ravages sur la mémoire de Conrad. Et c'est d'ailleurs là tout le piquant et toute la beauté de l'histoire. D'abord intitulé *Small World*, titre du premier roman du Suisse Martin Suter dont il est librement adapté, le film n'a pas été rebaptisé en vain : **Je n'ai rien oublié** porte tout le poids des souvenirs et des secrets enfouis.

D'un côté, il y a Thomas qui jalouse ironiquement son vieux camarade : « Quelle chance ! Moi, ça fait 40 ans que je picole pour oublier ! » Mais oublier quoi ? Allez savoir. De l'autre, il y a Conrad qui s'illumine à l'idée de se rapprocher des poissons rouges qui, comme lui, « ont une mémoire de 30 secondes » et « redécouvrent la vie toutes les deux minutes ». Entre les deux se profile Simone, nouvelle venue dans le giron familial, vierge de tout préjugé, qui prête une oreille attentive aux supposées réminiscences de Conrad. Si elle n'est pas de chaque plan du film, elle représente néanmoins pour beaucoup le regard du spectateur, appelé à juger qui dit vrai et qui dit faux. Elle

mènera sa propre enquête avec un sérieux qui l'honore, non sans se brûler les doigts, et nous y entraînera avec elle.

Le film touche surtout dans sa façon d'aborder l'Alzheimer par de menus détails, sans jouer dans des plates-bandes cliniques, illustrant les épisodes d'égarement avec tact et même avec un certain humour. Pour ajouter à ce traitement délicat, les femmes qui entourent Conrad font montre à son égard d'une grande tendresse, peut-être calculée pour certaines, mais tout de même. Outre un essaim d'infirmières, la dévouée Simone (Alexandra Maria Lara, parfaitement abandonnée à son personnage) adopte l'homme et croit à sa bonté encore plus que ne l'ont fait les Senn. Plus en retrait, le personnage d'Élisabeth, la mère de Philippe et ancienne flamme de Conrad, campée par une Nathalie Baye toujours juste (que Chiche avait connue sur son court métrage **Le Pinceau à lèvres**), témoigne du sentiment d'impuissance inévitable devant cette maladie — voir à ce chapitre la brève mais frappante scène sur le toit de l'hôpital. Quant à Elvira (Françoise Fabian, iconique mais au jeu



un peu télégraphié), malgré sa sollicitude, elle réduit souvent Conrad à son état d'enfant, ce qu'il redevient peu à peu.

Acteur occasionnel (**Je suis heureux que ma mère soit vivante** de Claude Miller), producteur consciencieux avec un faible pour la comédie (**Une pure affaire**, **Nos jours heureux**), Bruno Chiche est un réalisateur pratiquement inconnu au bataillon de ce côté-ci de l'Atlantique, et guère plus remarqué jusqu'ici dans son pays. Il faut dire que ses premières réalisations, sans être des ratages, se sont vite empoussiérées, sortes de films à numéros, donc interchangeables. Leur qualité première tenait aux forces en présence devant la caméra : Fabrice Luchini et Nathalie Baye (une fois de plus) pour la comédie frivole **Barnie et ses petites contrariétés**, Sara Forestier et Nicolas Duvauchelle pour le drame de mœurs **Hell**.

Avec **Je n'ai rien oublié**, Chiche semble à un tournant inspirant, où la grâce qu'il parvient à soutirer à ses acteurs ne constitue pas le squelette de la proposition, mais son ciment. Même s'il ne maî-

trise pas toujours ses effets, insistant trop, par ses plans serrés, sur certaines révélations-chocs, Chiche mène tambour battant cette intrigue touffue — et parfois opaque, par trop de pistes à la fois —, sans précipiter quoi que ce soit, s'effaçant humblement derrière un récit classique, au profit des tractations des uns et des murmures des autres. Quelques notes d'un piano un brin mélo viennent ponctuer doucement le tout aux moments opportuns et, pour le reste, on fait confiance au public. Jusqu'à ces *flash-back* de bon ton sur l'enfance de Conrad qui s'insèrent sans peine à l'action et disséminent sobrement leurs indices.

Terminons par la moelle de l'objet. Si ce drame fait se côtoyer, surtout dans des scènes finales joliment réussies, Gérard Depardieu et Niels Arestrup, deux acteurs de la même trempe et à l'intensité voisine, Depardieu éclipse tous ses partenaires et parfois même le nœud de l'histoire. Avec une économie qui lui sied à merveille et une intériorité éblouissante, digne successeur de toute une lignée de Pierrot, l'interprète se réinvente une fois de plus, dégageant cette irrésis-

tible candeur qui fait qu'on lui pardonne tout, du moins, à l'écran. Depardieu, comme les grands avant lui, est la somme de tous ses rôles; avec ce film-ci, il prouve qu'il n'a visiblement rien oublié. (Sortie prévue : 17 août 2012) ▀



France / 2011 / 93 min

RÉAL. Bruno Chiche **SCÉN.** Bruno Chiche, d'après le roman *Small World* de Martin Suter **IMAGE** Thomas Hardmeier **MUS.** Klaus Badelt **MONT.** Marion Monnier **PROD.** Nicolas Duval-Adassovsky et Yann Zenou **INT.** Gérard Depardieu, Alexandra Maria Lara, Françoise Fabian, Niels Arestrup, Nathalie Baye, Yannick Renier **DIST.** Les Films Séville